

4.8.5 *Clamore ludunt, strepitu cantilant, conuiciis iocantur, ac iam cetera semiferis Lapithis [tebcinibus] Centaurisque similia.*

Apparato: *tebcinibus* (Fϕ: *te lamibus* A: *thebanis* U) secl. Robertson (post *Centaurisque* add. *semihominibus* ex Ouid. *met.* 12.531; *tebcinibus* uaria lectio uidetur ad 4.13.1 *thebanis conatibus*): *tebcinibus centauris* corrupt. e *thebanis centauris* ut glossema secl. Dowden (Zimmerman): *telamonibus* pro *thebanis* ci. Beroaldus: *euantibus* pro *tebcinibus* ci. Heinsius (*cenantibus* Helm: *titubantibus* Smits): *semiferis Lapitheis conuuiis Centaureisque* Ammannati (“fortasse recte” Nicolini in app.): †*semiferis... Centaurisque*† Nicolini in textu.

Nel commento (p. 176) Lazzarini giudica la proposta di Robertson “convincente per il senso ma ardua” per la difficoltà di spiegare su basi paleografiche l’espunzione di *tebcinibus*. L’obiezione cadrebbe se si interpretasse questo “enigmatico” nonsenso quale variante erronea di *thebanis conatibus*, tanto distanziata nello spazio (una novantina di righe nelle edizioni moderne) quanto vicina nella grafia.

Concludo con una breve osservazione sui luoghi in cui, come risulta dall’apparato e dal commento di Nicolini, l’*emendatio* non può fondarsi sulla decifrazione certa della lezione di F, a causa della sovrapposizione di mani successive. Se in casi di questo genere ci si doveva finora rassegnare all’impossibilità di stabilire un testo sicuro, i recenti successi ottenuti applicando ai palinsesti le tecniche di indagine multispettrale lasciano sperare che in un futuro non troppo lontano anche la *scriptio* genuina di F possa essere almeno in parte riportata alla luce.

GIUSEPPINA MAGNALDI

Università degli Studi di Torino
giuseppina.magnaldi@gmail.com

PANTELIS GOLITSIS, *Alexander of Aphrodisias. Commentary on Aristotle Metaphysics (Books I–III). Critical edition with Introduction and Notes*, Commentaria in Aristotelem Graeca et Byzantina – Series academica 3/1, Berlin-Boston: De Gruyter, 2021, CLX+302 pp., €129,95, ISBN 978-3-11-073244-3.

Cette édition du commentaire d’Alexandre d’Aphrodise aux trois premiers livres (A, α et B) de la *Métaphysique* d’Aristote est la première depuis celle de M. Hayduck dans les *Commentaria in Aristotelem Graeca* (1891). Soulignons-le d’emblée, elle ne se réduit pas à une simple mise à jour, qui offrirait un texte toiletté aux entourneures, mais elle apporte un tout autre regard, qui repense la tradition et l’envisage sur de nouvelles bases. Golitsis s’en explique dans une longue introduction, divisée en cinq chapitres.

Dans le premier, il soutient tout d’abord qu’Alexandre d’Aphrodise propose une lecture unitaire de la *Métaphysique*¹ : un seul traité, dont l’objet est la philosophie

¹ Cela rejoint le propos de G. Guyomarc’h, *L’unité de la métaphysique selon Alexandre d’Aphrodise*, Vrin 2015.

première ou universelle (la réunion de la science des premiers principes et de l'être en tant qu'être), composé d'une partie préparatoire (A et α), d'une partie purificatrice (B) et d'une partie dogmatique (Γ -N). À l'appui, il convoque les prologues des livres conservés, où Alexandre justifie leur articulation, ainsi que des passages pris dans le commentaire lui-même ou dans d'autres œuvres (l'*in De anima* et les *Quæstiones*). Il se penche ensuite sur la méthode d'Alexandre, commençant par souligner que, sans que cela ne soit systématique, celui-ci avait pour usage d'ouvrir ses commentaires sur des prolégomènes – une introduction qui examinait le but, le titre et la place du traité. De ce constat, Golitsis tire l'hypothèse que c'est en de tels prolégomènes que devait consister le début, perdu, du commentaire. Enfin, considérant que ce texte est issu d'une activité réelle d'enseignement, il postule qu'Alexandre procédait de la façon suivante : après une lecture complète du passage examiné, il en reprenait la première ligne (ce qui explique la forme des lemmes contenus dans la tradition manuscrite), le remettait en contexte et en exposait le sens général, avant de terminer par l'explication de certains mots. En cela, il suivait déjà la distinction entre $\theta\epsilon\omega\rho\acute{\iota}\alpha$ (ou $\nu\omicron\upsilon\varsigma$) et $\lambda\acute{\epsilon}\xi\iota\varsigma$, qui deviendra systématique chez les commentateurs néoplatoniciens tardifs.

Dans le deuxième chapitre, Golitsis se penche sur la tradition du texte, en particulier sur le rôle de deux figures : Jean Chortasménos (1370-1431/1437) et Andronicus Callistus (†1476/1484). Le premier serait intervenu en marge du Parisinus gr. 1876 (A) – une main que D. Harlfinger avait pour sa part identifiée à Bessarion. Le second est le deuxième copiste du Parisinus gr. 1878 (P). Dans la mesure où tous deux se caractérisent par une tendance à corriger les textes à la hâte, *ope ingenii*, sans se fonder sur d'autres manuscrits, Golitsis déplore le choix de Bonitz, Brandis et Hayduck d'adopter pour leur propre édition des corrections marginales dont ils n'avaient pas suffisamment étudié la provenance. Concluons sur ce chapitre par une remarque mineure. Aux pp. LXXV-LXXVI, comparant les leçons respectives de AOL et de P, pour une raison inexplicée, Golitsis traduit $\omicron\upsilon\sigma\acute{\iota}\alpha$ tantôt par « *essence* » tantôt par « *substance* », $\gamma\acute{\epsilon}\nu\omicron\varsigma$ tantôt par « *kind* » tantôt par « *genus* ». Il s'agit certainement d'un détail aussi surprenant qu'insignifiant.

Le troisième chapitre dresse le catalogue des vingt-trois manuscrits conservant le commentaire des cinq premiers livres, ainsi que de ceux contenant la *recensio altera* (d'après le nom donné par Hayduck à ce que Golitsis considère comme un commentaire indépendant et anonyme, qui prend pour sources Alexandre et Asclépius et qui, à ce titre, constitue plutôt un témoin indirect), le commentaire de Michel d'Éphèse et celui du Pseudo-Philopon. Pour chacun, il rappelle le filigrane, le scribe, les titres, le contenu, la présentation et le possesseur, puis fournit quelques indications bibliographiques. Sur cette base, le quatrième chapitre, plus bref, tire les conclusions des précédents pour composer des familles de manuscrits et proposer un *stemma codicum*, où A et O occupe une place clef.

Le cinquième et dernier chapitre se penche sur les éditions précédentes : Brandis (1836), Bonitz (1847) et Hayduck (1891), ainsi que sur la traduction latine de Sepúlveda (1527), dont Bonitz estimait qu'elle était fondée sur de meilleurs manuscrits. S'agissant de cette dernière, Golitsis montre que les quatre

manuscrits utilisés par Sepúlveda dépendent principalement de A, parfois avec une contamination de O ou de P, ainsi que de la *recensio altera*, ce qui en réduit la valeur comme témoin direct, même si elle n'en contient pas moins de précieuses conjectures. Quant aux éditions allemandes, leur principale limite selon Golitsis est d'avoir privilégié A, sans tenir compte d'un autre témoin issu d'une famille indépendante : le Laurentianus plut. 85,1 (O). À ceux-ci, Golitsis a ajouté la collation complète de P : bien qu'il soit manifestement une copie indirecte de O et A, il donne parfois un meilleur texte, contenant des leçons corroborées par la tradition indirecte d'Asclépius et de la *recensio altera*.

De cette étude liminaire résulte un texte à la fois mieux établi et d'un accès plus commode pour plusieurs raisons. D'une part, la disposition en est immédiatement accessible : à la linéation de Hayduck, reproduite en marge droite, ont été ajoutées une nouvelle linéation, en marge gauche, ainsi que les références au texte courant d'Aristote – un complément précieux pour l'examen des lemmes plus longs. D'autre part, Golitsis scinde ce qui rendait confus l'apparat de Hayduck, puisqu'il donne successivement un apparat des sources aristotéliennes, un apparat critique et un apparat des leçons aristotéliennes. Le résultat s'avère non seulement plus clair, mais surtout plus complet. Quant au texte lui-même, Golitsis y a introduit de nombreuses modifications. La plupart proviennent d'une nouvelle collation des manuscrits, par exemple l'identification de plusieurs lemmes qui avaient échappé aux éditeurs. D'autres résultent de conjectures, souvent prudentes. Parmi les interventions notables, signalons l'ajout de prolégomènes : en l'absence du début du manuscrit, Golitsis reproduit, en petits caractères et sans prétendre qu'il s'agit bien d'Alexandre, le premier prologue d'Asclépius, dont il rappelle en note que celui-ci faisait grand usage d'Alexandre – le second prologue d'Asclépius présentant un tour plus néoplatonicien.

Enfin, le livre s'achève sur une série d'annexes (la liste des interpolations de Chortasmenos et de Callistus ; deux listes de variantes propres à P, celles rejetées et celles acceptées dans cette édition ; une liste de corrections et conjectures inédites), ainsi que sur des illustrations donnant un aperçu de la présentation des principaux manuscrits, sans oublier les indispensables *indices nominum* et *locorum*.

Le lecteur l'aura compris, il ne trouvera pas ici l'analyse du commentaire d'Alexandre. Toutes les notes et explications y reçoivent une vocation philologique. Et si elles entrent parfois dans l'interprétation, c'est uniquement dans le but de justifier l'adoption d'une leçon. À tout instant, Golitsis nourrit le dessein d'offrir une meilleure lecture (à défaut de changer radicalement notre vision globale du texte). Sur ce point, son édition est incontestablement appelée à remplacer les précédentes. Il ne reste donc plus qu'à espérer qu'un second volume, contenant le commentaire de Γ et Δ , vienne rapidement la compléter.

MARC-ANTOINE GAVRAY
FRS-FNRS / Université de Liège
Marc-Antoine.Gavray@uliege.be